

Henri Duvernois

L'homme qui s'est retrouvé

LE BARBE VENGEUR



Henri Duvernois


L'homme qui s'est retrouvé

Illustrations de Laurent Bourlaud

Le lent naufrage de la vieillesse n'est pas avare de tortures. Parmi les plus vives, celle de la mémoire qui vous impose le souvenir de vos erreurs, de vos fautes et de vos renoncements : si le sage que l'on est devenu pouvait conseiller l'orgueilleux qu'on a été...

Face à l'impuissance de la science, la littérature peut tout se permettre. Grâce aux ressources du roman d'anticipation, Henri Duvernois, célèbre auteur d'avant-guerre, a imaginé la plus improbable et la plus incroyable des rencontres. Son héros, bourgeois argenté et désabusé que son âge encourage à tous les risques embarque dans un voyage interstellaire qui va le conduire... quarante ans plus tôt. Lui est ainsi offert le miracle de découvrir le jeune homme qu'il fut et de l'aider de ses conseils. Mais la jeunesse se moque bien des leçons de sagesse, d'où qu'elles viennent. Roman fantastique et psychologique tout à la fois, *L'homme qui s'est retrouvé* est un étonnant pari littéraire, aussi réjouissant qu'inattendu.





Henri Duvernois, de son vrai nom Henri Simon Schwabacher, est né en 1875.

Secrétaire d'édition puis journaliste, il se lance dans la littérature avec des nouvelles et rencontre son premier succès en 1908 avec *Crapotte*.

Au cinéma, il est reconnu pour ses dialogues (*Le Scandale*, Marcel L'herbier). Son œuvre dramatique – *Seul*, *La Dame de bronze et le Monsieur de cristal* – lui vaut une grande notoriété, et ses romans comme *Les Sœurs Hortensias*, *La Poule* ou *À l'ombre d'une femme* font de lui un homme riche et célèbre. Il meurt en janvier 1937. *L'homme qui s'est retrouvé* date de 1936.

« Car ce qu'écrit Duvernois, et qui comporte parfois des moments d'une réussite unique, – je sais ce que je dis, – n'est pas fait pour le public auquel il s'adresse et qui le reçoit. Il est trop fin, trop délicat, trop subtil pour lui plaire. Alors, il ne satisfait pas ceux qui le lisent, et ceux qu'il devrait toucher ne le lisent pas... »

André GIDE

Laurent Bourlaud

est illustrateur, bédéaste et graphiste.

Il collabore avec Hatier, l'Arbre Vengeur, Bayard, Choco Creed, Le Monde, la revue XXI, les Éditions de La Cerise...

Ses travaux sont visibles sur ses sites
<http://www.laurent-bourlaud.com>

Et sur : <http://www.myspace.com/laurentbourlaud>

L'homme
qui s'est
retrouvé

HENRI DUVERNOIS

**L'HOMME
QUI S'EST
RETROUVÉ**

Illustrations de Laurent Bourlaud

L'ARBRE VENGEUR

© Éditions de l'Arbre vengeur – 2020

www.arbre-vengeur.fr

Rien, je tiens à le déclarer tout de suite, ne me prédisposait à devenir le héros de l'aventure que l'on va lire et qui est la plus prodigieuse qu'un homme ait jamais vécue.

Je suis né à Paris, au cœur du Marais, le 7 février 1876. Je m'appelle Maxime-Félix Portereau. Maxime, grâce à mon oncle et parrain : un sanglier que l'on avait essayé d'appivoiser en le dotant d'un filleul ; Félix, par une superstition de mes parents qui entendaient que je fusse heureux.

Et je fus heureux, en effet, au sens mélancolique attribué par les humains à ce mot. Je m'en rendais compte une fois de plus, cet après-midi de mai 1932, qui orienta la fin de ma destinée. J'étais seul, dans mon cabinet où j'ai si peu travaillé, mais où j'ai goûté les joies les plus délicates : lecture de beaux livres, méditations peuplées de charmants souvenirs, visites parfumées...

Un rayon de soleil venait de remplacer mon amie Georgette. Elle était partie et je n'en concevais nul chagrin. Jeune et inexpérimenté, j'aurais, par orgueil, essayé d'encager ce joli oiseau. Mais j'étais à l'âge où l'on doute de ses facultés de séduction et où l'on se montre, comme s'expriment les dames de charité, reconnaissant de la moindre offrande.

Je ne crois pas que Georgette soit intéressée, au sens bas du terme. Je ne crois pas non plus qu'elle soit désintéressée. Elle rougit avec beaucoup de grâce quand je glisse des billets de banque dans son réticule, mais elle part tout de même en serrant ferme, par crainte des voleurs, son réticule rempli. Elle serait incapable de se donner pour de l'argent, mais elle serait incapable aussi de se donner à un pauvre. Les malheureux vivent dans un monde qu'elle entend ignorer et qui l'épouvante. Son univers reste borné à certains quartiers élégants, en dehors desquels tout lui paraît puanteur et ténèbres. Elle a l'indépendance des anciennes esclaves, affranchies par un coup du sort et pour qui rester libres constitue la plus chère volupté. Mariée deux fois, elle en est sortie par un veuvage, puis par un divorce et elle a été, par la suite, victime de trois ou quatre amants jaloux. Je lui apportai l'indulgence, la générosité, trente ans de plus qu'elle et une inaltérable politesse. Jetée hors du monde par un scandale – son mari l'avait poursuivie à coups de revolver – les hommes lui marquaient une sorte de

désinvolture qui l'humiliait. Ce fait-divers l'avait mise dans la circulation et le plus laid et le plus timoré n'hésitaient pas à lui faire cyniquement leurs offres. Elle m'attira, avec son visage d'ange foudroyé, ses yeux limpides, prêts aux larmes, sa bouche au pâle sourire, ses mains puérides dont les ongles, légèrement incurvés, décelaient une certaine entente des affaires... Je ne craignais plus ce genre d'ennemies. J'adoptai celle-là. Brune, Georgette n'eut pas fructueusement poursuivi sa carrière. Elle a la chance d'être blonde, on la plaint volontiers; elle trouvera toujours un refuge auprès des messieurs mûrs que la fatigue rend paternels...

Elle était venue chez moi dans son auto, si petite qu'elle l'appelle plaisamment « ma trottinette ». Il n'y a guère place que pour elle et pour un compagnon svelte, mais elle y a installé une énorme cantine où se trouvent rangés des flacons de sels, des parfums, des bonbons, des guides et deux ou trois livres ennuyeux et d'ailleurs peu coupés.

Georgette habite, dans une de ces rues livides qui avoisinent les Champs-Élysées, un rez-de-chaussée qui serait la demeure idéale d'un usurier, s'il n'était décoré de soies blanches et roses, illuminé de cristaux et baigné d'odeurs suaves. Je n'y pénétrai que deux ou trois fois, en passant. Il m'est plus commode de la recevoir à mon domicile. Elle sait les heures où elle est sûre de me rencontrer. Son arrivée est, presque toujours, une agréable

surprise. Je couve avec beaucoup de soin les vagues désirs qui me restent et qu'une cohabitation régulière aurait vite fait d'étouffer. Georgette m'apporte un reflet des printemps perdus que j'ai gâchés. Sa conversation me divertit, car elle est en dehors du temps. Quand ma maîtresse ne me parle pas de son corps, des nourritures choisies qui l'alimentent, des spécialistes qui le massent, le polissent et l'habillent, elle entre dans un vague terrifié : « Il paraît qu'ils ont, en Allemagne, un état d'esprit dangereux ? » ou : « Il paraît que le commerce ne marche pas fort en ce moment ? » Son angoisse appelle des réponses optimistes que je me hâte de lui prodiguer. Certes, elle déteste les pauvres, mais je la soupçonne, pour se maintenir en euphorie et à titre d'escapade sans importance, d'entretenir une liaison discrète avec un tout jeune homme, pris pendant la semaine par ses études ou par un emploi dans un magasin de nouveautés et qu'elle doit retrouver le dimanche après-midi, ses loisirs dominicaux étant, m'affirme-t-elle trop souvent, réservés à sa famille.

Donc, Georgette était arrivée à deux heures, avec cette assurance qui cache une inquiétude : « Est-ce la dernière fois ? Peut-être, désormais, Anselme, le fidèle valet de chambre, me renverra-t-il, sous prétexte que son maître est souffrant ou en voyage ? » Elle redoute aussi une lettre anonyme, une enquête : « J'ai appris quelque chose qui m'a fait de la peine... » Je ne la

calme pas tout de suite... On s'amuse comme on peut ! Je baise cérémonieusement une main qui s'efforce de frissonner au contact de mes lèvres ; j'offre un fauteuil, un jus de fruit ; je vouvoie Georgette et quand je la devine au comble de l'anxiété, je la rassure d'un baiser auquel elle répond avec un emportement qui tient de la délivrance.

Au fait, ne me donne-t-elle pas tout l'amour dont elle est capable ? Je l'ai vue désespérée, un jour où notre entrevue se déroula toute entière dans mon bureau. J'avais laissé passer, en bavardant, la minute où le dialogue de l'hôte et de la visiteuse expire, pour laisser place à un silence qui trouve son dénouement dans une pièce plus intime. Elle serait également furieuse si nos entretiens n'avaient pas comme préambule mon cabinet de travail. En belle saison, je romps ces rites par une promenade à la campagne. Ma belle maîtresse laisse sa trottinette à ma porte. Nous nous installons dans ma propre voiture, conduite par le chauffeur Peutier, honorable père de famille qui cache sous les dehors les plus respectueux, le dégoût que lui inspirent mes débordements. Peutier pense à mon testament. Il m'amène parfois sa progéniture, d'affreux gnômes qui me dédient des regards d'héritiers. Il craint que Georgette recueille mon dernier soupir et des bibelots importants. Il oscille entre la haine et un secret désir d'association avec la favorite.

Georgette était partie. Je lui avais proposé mollement un dîner en tête à tête. Elle avait décliné mon invitation. Ne nous étions pas dit tout ce que nous pouvions nous dire et prouvé tout ce que nous pouvions nous prouver ?

— Le restaurant n'est pas fameux pour mon estomac ! soupira-t-elle.

Ainsi, ménageant ma vanité, elle prend à son compte tout ce qu'elle met secrètement sur le mien : si elle me trouve mauvaise mine, elle se déclare souffrante, etc...

Ayant repoussé mon offre, elle boucla sa ceinture, laquelle porte en grosses lettres d'argent, ses initiales, G. G. : Georgette Guillard.

— À moins que cela ne t'ennuie de rester seul ? insinua-t-elle...

Je fis un geste évasif et elle reprit :

— C'est drôle que tu n'aies pas d'amis...

Car elle n'eût pas résisté à l'offre d'un repas en bande, une douzaine de convives – masculins – dans un endroit brillant où elle eût trôné à la place d'honneur, devant un surtout d'œillets roses.

— Pourquoi n'as-tu pas d'amis ? Ce que j'en dis, c'est pour toi... Tu me suffis amplement... Mais tu es si spirituel, si bon causeur... Cela m'étonne toujours que tu n'aies pas, au moins un intime...

— J'en ai eu. Je pourrais te montrer un tiroir plein de leurs photographies. Chacune représente une trahison

ou une rancune inavouée, qui a éclaté tout soudain. Comme je déteste la haine, j'ai renoncé à l'amitié... Il me reste l'amour...

Elle était prête, son chapeau sur la tête; elle jugea convenable de se rasseoir et elle murmura :

— L'amour... Ah! oui... Tu es gentil, trésor!

J'ai gardé de l'époque où j'étais sincère le souci de ne jamais me séparer de ma maîtresse sans mettre, par des mots affectueux et reconnaissants, un baume sur cette blessure que confère l'amour physique à une femme, même fruste, même en apparence insensible. J'expliquai donc à Georgette tous les délices, les plus précis et les plus éthérés dont je lui étais redevable et je détaillai ses charmes, de la pointe dorée de ses cheveux, à la pointe rougie de ses fins orteils. Un tel discours l'émeut plus sûrement qu'une musique, fût-elle divine. Ne jamais parler de soi est déjà habile, mais parler longuement, savamment de sa partenaire, n'est-ce pas la meilleure stratégie?

— Mon chéri, s'écria Georgette, je dîne avec toi!...

Comme je n'en avais nulle envie, je fis assaut de délicatesse: se séparer, c'était, affirmé-je, du raffinement. Rester sur un regret... Ne pas boire sa joie jusqu'à la lie... Penser l'un à l'autre... Bref, je la poussai amoureusement jusqu'à la porte. Encore émue par mon chant à sa beauté, elle tint à disparaître comme s'efface une vision, avec poésie et rapidité... Ainsi, grâce à ce

protocole, nous n'allons jamais jusqu'à la familiarité, mère des disputes.

— Au revoir, ma seule !

— Au revoir, mon unique !

— À bientôt, la plus grande des toutes petites !...

... Ce miséricordieux rayon de soleil remplace Georgette à point nommé. Il est blond comme elle, et comme elle, il fait danser ma poussière dans son scintillement... Je dis : « Bonjour ! » à un doux rayon de soleil. Mon valet de chambre qui vient d'entrer prend ce bonjour pour lui et il riposte :

— Bonjour, monsieur. Monsieur se sent bien ?

— Merci, oui.

Anselme a été le Figaro du sémillant Almaviva que je fus. Il sert de nounou au vieil enfant que je suis resté. Il m'apporte un reconstituant, mi-partie café noir très fort, mi-partie chocolat très épais, une recette qu'il a dû prendre dans Casanova, car il a la lecture croustilleuse.

— Que monsieur boive bien chaud, me conseille-t-il ; ça réveillerait un mort...

Un mort ? Je me regarde dans un miroir. C'est l'instant, celui où les yeux brillent encore, où le teint est plus frais, où les baisers ont un peu effacé les rides... Tel qu'en lui-même, enfin, la volupté le change!... Pas mal : une calvitie distinguée, une sorte de force tranquille, remplaçant la finesse de jadis...

— Monsieur dînera ici ?

— Je ne sais pas...

Il me manque un livre intéressant à déguster... J'ai des préférences singulières: j'adore ces bouquins qui parurent entre 1815 et 1880 et qui décrivent par le menu la vie parisienne des restaurants, des petits théâtres et des endroits de plaisir. Ainsi, je connais les galeries de Bois du Palais-Royal et le restaurateur Chevet et le Rocher de Cancale et le bal Mabille, mieux que nos cabarets à la mode et les dancings les plus courus. La Belle Limonadière, la reine Pomaré, Rigolboche, Mogador, n'ont guère de secrets pour moi. Et je sais des coins, rue Saint-Roch, rue Saint-Honoré, où le cher passé n'a pas tout à fait fini de mourir... Mais j'ai relu tant de fois cette collection que je la sais par cœur...

Expédier mon courrier?... Je résolu d'attendre au lendemain. Ma secrétaire, M^{lle} Williamson, vieille demoiselle qui a pêché je ne sais où ce nom anglais, me libère des réponses aux tapeurs, des déclarations d'impôts, etc... Néanmoins, je repris une lettre à laquelle je n'avais attaché, à mon réveil, aucune importance. Elle émanait d'un de mes protégés, placé par moi chez mon agent de change et qui me demandait de le recommander à un marchand d'appareils photographiques: « Je sais que je gagnerai moins, mais je retrouverai un ami fraternel auprès de qui j'ai travaillé pendant plus de dix

ans. Je me trouve tellement seul depuis son départ que je n'ai plus d'entrain à la besogne. J'espère que votre bonté me comprendra. Je donnerai pleine et entière satisfaction à mon nouveau patron, comme j'ai donné pleine et entière satisfaction à l'ancien... »

Le mot de Georgette: « C'est drôle que tu n'aies pas d'amis... » me revint... La lettre de ce Montaigne de la comptabilité, m'exposant son affection pour le La Boétie des appareils photographiques, me renseignait. Pris aux faux-semblants de l'amour facile, j'avais dédaigné l'amitié. Je regrettai presque mes anciennes relations avec des camarades de collège et de régiment. Pas de famille, pas d'amis. Et comme perspective, Georgette disparaissant: la solitude. J'ai mis tant de persévérance à refuser les invitations que les plus tenaces se sont lassés: « Portereau? Il vit avec une petite femme et il ne la quitte pas d'une semelle. » J'ai été rayé de tous les répertoires aristocratiques, de toutes les mémoires bourgeoises. D'ailleurs, la société des hommes de mon âge m'ennuie: ils ont la manie d'éta-ler leurs tares physiques, d'échanger des ordonnances médicales, de s'épancher en vaines récriminations ou en plaintes résignées. Les jeunes ne me prêtent un intérêt quelconque que pour me demander assistance. Ai-je assez fait pour eux? Je me le demande... Oui, m'intéresser aux jeunes, les suivre, les aider... Je trouverai le moyen d'expédier chez le marchand d'appareils

photographiques cet Oreste pleurant son Pylade. Et Anselme survient, un doigt sur les lèvres, un plateau à la main, présentant une carte et une lettre :

— J'ai dit à tout hasard que Monsieur n'était pas visible.

Je me trouvais dans cet état d'esprit où l'on accueille n'importe quelle diversion. La lettre émanait d'un ancien ministre, mon voisin au conseil d'administration d'une société minière et dont j'avais admiré plus d'une fois le réel talent de caricaturiste, quand il reproduisait, au cours de mortelles séances, les visages écroulés de nos collègues. Il me recommandait, avec la plus chaude banalité, le porteur de ce mot, M. Lucien Varvouste, jeune homme du plus grand avenir.

— Faites entrer.

— Monsieur ne me reprochera pas ?...

— Non, non ; faites entrer.

Et Lucien Varvouste parut. À ses premières phrases, d'ailleurs bredouillées, je reconnus chez cet interlocuteur expédié par le hasard, un timide. Or, je déteste les débrouillards. Dès l'abord, ce Varvouste me fut sympathique.

— Asseyez-vous, monsieur.

— Je ne voudrais pas abuser...

— Si, si, asseyez-vous...

— Je n'en ai que pour une minute...

— Prenez votre temps. Une cigarette ?

— Merci, monsieur.

— Vous ne fumez pas ?

— D'habitude, non, monsieur...

Enfin il se décida, pour ne pas me désobliger. Comme il tremblait un peu, il ne réussit pas à joindre sa cigarette à la flamme. Mais il se déclara satisfait : « Je suis allumé » et il se contenta de brouter sa cigarette qu'il mit en boule et jeta sous mon bureau, quand il ne se crut pas observé. Je devinai qu'il s'était arraché à ses travaux et décidé à cette démarche sur de tendres exhortations et que son habituelle négligence avait été rectifiée par les soins d'une femme. Il portait un complet de coupe vulgaire, mais propre. Le nœud de sa cravate, plusieurs fois refait, marquait par ses plis mal effacés, un patient labeur. Ses souliers noirs, de forme grossière, étaient cirés à aveugler. Anselme n'avait réussi à le débarrasser ni d'un parapluie mal plié, ni d'un chapeau de genre poiluchon, ni d'une serviette de simili maroquin, crevée aux angles. De haute taille, mais voûté, il paraissait âgé d'une trentaine d'années. Le visage m'intéressa par son expressive laideur. Ces mêmes mains qui avaient ciré les souliers, refait dix fois le nœud de la cravate, avaient pratiqué, dans une tignasse épaisse et du roux le plus commun, une raie dont ne subsistaient que quelques vestiges. Mais le regard fulgurait sous les lunettes.

— Je reste ganté, s'excusa l'inconnu... Mes doigts

sont tellement abîmés!... Pour gagner ma vie, je travaille comme deuxième contremaître dans un garage. J'ai une femme, monsieur, et deux fillettes, l'aînée à six ans, la cadette, trois. Ma femme est bien attentionnée... Je me rends compte que je ne lui fais pas l'existence à laquelle elle aurait droit... Mais nous avons de la patience...

— Vous êtes jeunes...

— Oui, monsieur, nous sommes jeunes et nous ne nous plaignons pas...

Il parut mesurer tout à coup l'abîme qui séparait ces mots du but véritable de sa visite. Et il eut la terreur des amoureux naïfs, quand ils jugent le moment arrivé de risquer une caresse hardie.

— Je me rends compte, bégaya-t-il, que je n'aurais pas dû venir... Je ne sais pas par quel bout commencer... Je crois qu'il vaut mieux que je vous laisse. Je vous enverrais par exemple, un rapport circonstancié... C'est ça, monsieur, un rapport... Quand je dis circonstancié... Je suis tout de même dépositaire d'un secret...

— Je ne vous demande pas votre secret...

— Je suis tout disposé à vous le donner... Mais un papier que l'on confie à la poste!...

— Dites-moi, à peu près, de quoi il s'agit.

— Le monsieur qui a bien voulu m'introduire auprès de vous, croit que je suis à la recherche d'une

commandite pour une invention quelconque, comme un pare-choc perfectionné ou des phares inusables... Or, c'est bien autre chose... Permettez-moi de me présenter. Je suis originaire de Châlon-sur-Saône. J'ai fait d'assez fortes études, surtout en chimie, en physique et en mécanique. Un père instituteur. Une mère institutrice... C'est vous dire quels efforts!... Il y a dix ans, j'ai été forcé de gagner ma vie, avec des diplômes inutiles en poche... La mécanique m'attirait. Je ne suis pas de ceux qui se prétendent tués par la machine; j'affirme que nous ne savons pas nous en servir. J'ai trouvé cette place d'ouvrier dans un garage à Belleville. Et j'ai fait la connaissance de celle qui devint ma femme. Elle était vendeuse, en face du garage, dans un petit magasin de lingerie. Nous nous retrouvions dans une crèmerie où elle m'apprenait les aliments qui tiennent le mieux au corps, comme on dit. Nous étions très sérieux. Il paraît que les jeunes d'autrefois avaient de la gaieté. Nous autres nous avons été forcés de crisper les poings... On ne méprise pas le plaisir, on l'ignore; on n'a pas les moyens... Mes maîtres me considéraient comme un fort en thème, sans plus, et me conseillaient de suivre la filière administrative, avec une petite retraite au bout. Pour mes parents, habitués à prédire le sort des élèves, je ne devais guère sortir victorieux que de mes examens. Ils étaient venus une fois à Paris. Ils m'avaient vu, couvert de cambouis,

les pattes huileuses et ils avaient fui, épouvantés. Ma femme a été la première à discerner en moi autre chose qu'un imbécile de bonne volonté... Peut-être ne suis-je au fond qu'un imbécile. Mais qui a eu une idée... Une seule, monsieur ! Seulement, dès qu'elle a surgi elle m'a pris tout entier. Je suis un imbécile qui a eu une idée, voilà, et qui ira jusqu'au bout... Je n'en aurai jamais d'autre : celle-là suffit...

Il bomba le thorax et chercha sa respiration comme si sa propre gloire l'étouffait. À ce moment, il me parut beau. Grottesque et beau. Déjà il se reprenait :

— Il se peut que je me trompe. Mon invention est sur le papier. La réalisation définitive serait très onéreuse. Mais il y a une étape : l'essai, pour lequel je n'ai besoin que d'une vingtaine de mille francs et de trois mois de tranquillité. Je viens à vous sans grand espoir, monsieur. Je vous demande de jeter vingt mille francs dans une expérience qui a huit chances sur dix d'échouer. Mais je vous jure que les deux chances qui restent valent la peine...

Il murmura le reste avec ferveur :

— Aller d'un point à un autre avec la vitesse de la lumière... Difficile ? Impossible ?... Mais, monsieur, les petites inventions, comme la T.S.F., par exemple, et même le cinéma, ont paru chimériques à l'origine...

Il s'arrêta, effrayé de m'en avoir trop dit. Il s'épongeait le front et, comme il avait retiré ses lunettes, je